

## un

« Vers une déontologie de l'emprunt des dispositifs ou autrement dit ce serait bien de citer ses sources » Philippe Berthaut

## deux

Atelier recherche n°4, janvier 2003  
 - « Visage de l'habitante » : dispositif d'écriture avec calque par Philippe Berthaut  
 - Points de vue des participants sur les dernières étapes du dispositif  
 - « Visage de l'habitante », textes

## cinq

Autoportraits d'animateurs

## six

Atelier recherche n°5, février 2003  
 - À bâtons rompus...  
 - Hommage à Sophie Calle : dispositif d'écriture d'un photo-récit par Philippe Berthaut  
 - Étapes du dispositif  
 - Creusement du dispositif  
 - Photo-récit : textes

## dix

Atelier recherche n°6, mars 2003  
 - Points de vues  
 - La publication en fin d'atelier  
 - La relation personnelle à l'écriture  
 - Ma langue, « la » langue française ?  
 - Continu et discontinu dans l'écriture  
 - Monsieur Gabriel Tapié de Céleyran coupé en deux pour les besoins d'un récit : dispositif d'écriture par Philippe Berthaut  
 - Textes « continu et discontinu »

## quinze

Le Pays Mur

Une publication de la Boutique d'Écriture du Grand Toulouse  
 Hôtel de Ville - 31170 Tournefeuille  
 Tél. 05 62 13 21 52 - Fax 05 62 13 21 61

Directrice de publication : Dany Buys  
 Rédaction en chef : Valérie Griffi  
 Rédaction : Geneviève Rojzman  
 Comité de rédaction : Caroline Durand, Jean-Noël Soumy, Philippe Berthaut, Astrid Salado

Maquette, réalisation : (deluxe

« Vers une déontologie de l'emprunt des dispositifs ou autrement dit ce serait bien de citer ses sources »

Nous voici déjà au n°2 et entre temps, Brax, commune de l'Agglomération du Grand Toulouse, devenait la nouvelle ville d'accueil de l'Atelier Recherche. Nous remercions chaleureusement sa municipalité de mettre à notre disposition plusieurs lieux selon le nombre des participants qui va grandissant à chaque rencontre (une vingtaine en moyenne).

Les retours sur le n°1 ont été plus qu'encourageants et nous ont confortés dans l'idée que le groupe recherche doit articuler son travail autour de trois grands axes : la mise en commun des pratiques (pour cela garder la dimension flottante de la discussion) la réflexion autour d'un thème (continuité/discontinuité de l'écriture en atelier-la relation au groupe, etc.) et l'expérimentation de nouvelles consignes.

# note(s) #02

Georges Steiner (p19 d'Errata) avance que dans les sciences humaines « la théorie n'est jamais qu'impatience de l'intuition. » Dans les comptes-rendus de certains ateliers d'écriture j'ai souvent été pétrifié (le mot n'est pas exagéré) par l'écart incompréhensible entre une théorisation très stimulante intellectuellement et la pauvreté des dispositifs et des textes qui en résultent. C'est pour cela que l'Atelier Recherche doit sans cesse trouver un équilibre entre une réflexion essentielle sur l'acte d'écrire en atelier, sans laquelle l'atelier n'est plus qu'une coquille vide, et l'invention de nouveaux dispositifs. « Pillez-nous » est une injonction qui revient souvent dans la bouche de Michel Ducom (GFEN) et il est vrai qu'une certaine générosité à offrir ses dispositifs souvent longuement élaborés est une marque de la spécificité de l'atelier d'écriture. Je voudrais simplement souligner qu'une déontologie de l'emprunt nécessiterait au minimum que soient citées les sources et les inventeurs des dispositifs. Cela permettrait de considérer le dispositif d'écriture non pas comme une succession de jeux connus de tous, mais comme un acte créateur qui à ce titre mérite d'être reconnu.

Philippe Berthaut

## Janvier 2003

# « Visage de l'habitante » : dispositif d'écriture avec calque

Auteur du dispositif : **Philippe Berthaut**

Ce dispositif s'appuie sur un « pré-poème », ou texte amorce, intitulé *Visage de l'habitante* :

*Mon visage est  
Il  
Il ne cache pas son origine  
Ni mon corps  
Ni mes yeux  
Mes lèvres  
Et mes sourcils*

*Dans mon visage  
Vous pouvez lire*

*Dans mon visage  
Il y a des sentiers*

*Mon visage est  
Il  
Il est une fenêtre*

### Étape 1

**Écriture : il ne s'agit pas de « compléter » mais de continuer à écrire** à partir de cette structure, de cette forme qui est donnée. **Le geste de l'écriture poétique seul importe... C'est un travail sur l'image poétique** : éviter de rentrer dans la description « réaliste » de son visage.

**Le temps d'écriture** : 10-15 min

**Un) Exploitation orale : La lecture partagée** : chacun, à tour de rôle, lit la première ligne écrite (pré-poème compris). On entame la lecture de la deuxième ligne et ainsi de suite jusqu'à la fin. Ce dispositif de lecture instaure une écoute, une attention à ce qui va surgir. Il permet de casser les registres et donne l'impression qu'un autre poème se construit devant nous...

**Deux) Exploitation écrite : l'écriture sur calque : recopier sur un calque à l'emplacement exact ce que l'on a écrit** et seulement ce que l'on a écrit, rajouté au texte matrice (en respectant, donc, la disposition du texte). Le texte matrice n'apparaît donc plus. Bien des poèmes (depuis Mallarmé jusqu'à Butor et Du Bouchet, par exemple) de la poésie contemporaine présentent cet aspect déstructuré, disposant des espaces, des blancs, entre les lignes, entre les mots.

**Lecture du poème ainsi constitué.** Comment faire entendre les désaccords ? Plutôt que d'aller à la recherche de ce qui ne va pas, voir ce que ça veut dire, laisser résonner ce qui n'a pas apparence de cohésion. On se trouve confronté à une nouvelle obligation de lier les éléments entre eux. Il s'agit là d'« extorquer » de l'écriture... Où l'on voit que la densité d'un poème peut naître d'un geste hasardeux, artificiel...

### Étape 2

**Appliquer son texte (premier calque) sur la photo (couleur) d'un paysage** (un paysage de collines cultivées, présentant des zones d'ombre, un lac, un rameau au premier plan, un tracteur labourant un versant, une petite maison dans les plis du relief,...). Faire bouger le poème sur la photo du paysage. Trouver une disposition valant relation nouvelle entre le poème du calque et le paysage. Voir comment son texte fonctionne avec la photo. Quelles consignes d'écriture se donne-t-on ? Quelles relations : formelles ? Conceptuelles ? Graphiques ? En fait le poème recopié sur la transparence du calque peut être « bougé » sur n'importe quelle photo (son portrait tout aussi bien).

### Étape 3

**Travailler sur le deuxième calque.** Plusieurs calques sont disponibles... On recopie ce qu'on a écrit mais on peut ajouter, supprimer, éclater le texte, suivre la trame de l'espace.

La difficulté du rajout est d'éviter de tomber dans la « correction », l'explicitation de ce qui nous gêne.

### Points de vue des participants sur les dernières étapes du dispositif

Les dernières étapes du dispositif conduisent à une économie de mots, à un déplacement. Se pose la question du sens que l'on donne à la photo, lui-même exerçant une influence sur le sens du texte, et inversement, comment le texte influe sur le regard qu'on porte sur la photo... : on doit faire alors des choix.

Certains participants ont éprouvé des difficultés en ce qui concerne la restitution du mouvement car il ne s'agit pas de réaliser ici un calligramme figuratif ! : les espaces de blanc ont bien un sens, mais le résultat graphique est insatisfaisant. On est tenté d'écrire directement sur la photo.

Cet exercice permet de lire le texte produit de façon autonome, tout en laissant la possibilité de le lier à la photo.

S'il s'agit de suivre des sentiers on pourrait tout aussi bien, sans photo, écrire directement des « sentiers de mots » (ce qui constituerait l'image projetée d'un paysage « intérieur »)...

La maison figurant sur la photo apparaît comme une métaphore du visage de l'habitante... Le sentier serait le signifié et les formes, les masses, les couleurs le signifiant. Ce paysage patchwork correspond aux éléments du texte, le sentier comme couture, joignant les fragments bords à bords. Mots et blancs entre les mots deviennent un matériau, une « pâte à modeler ».

La rencontre texte/image concourt à la naissance de quelque chose vers quoi on ne serait pas allé, comme, par exemple, ce hasard de l'inscription « il était étranger » à côté du tracteur, sur la photo... On peut relier le sens des mots avec le graphisme du paysage

Lorsqu'on écrit, travailler le signifiant n'est pas forcément jouer avec les sons des mots, c'est cette attention particulière que l'on a pour leur aspect sonore et graphique. Du sens il y en a toujours...

#### Travailler le récit avec différents calques

On se rend compte avec des enfants que le récit est premier, le poème vient comme un aboutissement du travail sur le signifiant. Si l'on fait, par exemple, correspondre sur un calque différent un élément de couleur avec un paragraphe on conserve la **maniabilité des blocs** (une solution au problème que pose la réécriture des textes longs en atelier).

#### Produire du sens n'est pas faire une œuvre.

On peut imaginer encore de nombreux dispositifs générateurs de textes, comme, par exemple, le découpage de la photo en morceaux et la mise en relation de ces morceaux, des fragments de texte écrits à partir de chaque morceau et de chaque recomposition.

### « Visage de l'habitante », textes

#### Trois états du dispositif : aspects de la réécriture

Les trois textes qui suivent ont été créés par la même participante, ils témoignent des aspects de la réécriture issus des étapes 1 et 3.

#### État 1

*Mon visage est au désert*

*Il ondule sous le vent*

*Il ne cache pas son origine*

*Ni mon corps palmier ployant sous les régimes de fruits*

*Ni mes yeux l'eau intermittente d'une source*

*Mes lèvres noria de lumière*

*Et mes sourcils une faux l'horizon acéré de la dune*

*Dans mon visage*

*Vous pouvez lire l'écriture du vent*

*Dans mon visage*

*Il y a des sentiers écroulés qui s'effacent*

*Mon visage est un désert*

*Il s'étend*

*Il est une fenêtre par où le ciel regarde*

Dorer le temps

*Danielle Rojtman*

Janvier 2003

#### État 2

au désert

ondule sous le vent

palmier ployant sous les régimes de fruits

l'eau intermittente d'une source

noria de lumière

une faux l'horizon acéré de la dune

l'écriture du vent

écroulés qui s'effacent

un désert

s'étend

par où le ciel regarde

Dorer le temps

*Danielle Rojtman*

Janvier 2003

### État 3

Mon visage est au désert  
Ondule sous le vent  
noria de lumière  
- l'eau intermittente d'une source  
Une faux l'horizon acéré de la dune  
l'écriture du vent  
(Ecroulés  
qui s'effacent)  
Mon visage est un désert  
- un désert s'étend  
par où le ciel regarde  
dorer le temps

*Danielle Rojzman*  
Janvier 2003

*Vous pouvez lire je suis*

*Dans mon visage regarde  
Il y a des sentiers cherche*

*Mon visage est unique  
Il est, n'est pas  
Il est une fenêtre à savoir*

*Marie-Claude Denjean*  
Janvier 2003

### État 3

ma demeure  
va et vient, se retire  
de jour, de nuit  
encore  
dedans dehors  
dehors dedans  
arc-boutants

en devenir  
ce qui a eu lieu

entièrement là  
en

*Geneviève Rojzman*  
Janvier 2003

## Autres textes issus du dispositif

### État 1

*Mon visage est, n'est pas.  
Il ou elle.  
Il ne cache pas son origine  
Ni mon corps, je sais  
Ni mes yeux qui en ont assez  
Mes lèvres s'enracinent  
Et mes sourcils d'épines*

*Dans mon visage entre autres*

dispositif

# « LE PAYS-MUR » : dispositif d'écriture

Auteur du dispositif : **Philippe Berthaut**

Il s'agit de commencer à constituer ce qui sera la littérature du « Pays-Mur » (voir Note(s) N°1, page 11)... Une demi-heure d'écriture à partir des mots recueillis sur un cartouche égyptien, conservé au Musée Champollion de Figeac (Lot) :

*Vautour • roseau fleuri • avant-bras • petite caille • pied • siège • vipère à corne • chouette • côte de gazelle • filet d'eau  
• couronne rouge • bouche • abri de roseaux • mèche de lin tressée • placenta • ventre et queue de mammifère • verrou  
• étoffe pliée • bassin d'eau • pente sablonneuse • corbeille à anse • support de jarre • galette de pain • corde pour  
entraver les animaux • main • cobra*

Voir textes issus de ce dispositif à la fin du présent numéro.

# Autoportraits d'animateurs

Autoportrait, autoporté, autotracté d'animateur d'atelier d'écriture autocritique roulant sous un ciel d'incertitudes, à bord d'un autobuscar (véhicule public équipé pour le transport de quelques personnes) en excursion bimensuelles vers des non-lieux en cours de gestation. Puis prise d'empreintes d'écorces\*, parcelles de réel devenues signes imprévus à déchiffrer, territoires à investir. Les empreintes numérotées prennent vie dans un dialogue aléatoire perturbé par l'inclusion de fragments verbaux offerts par d'autres dans un souci de socialisation.

Grâce à des outils bricolés on fait alors émerger, resurgir d'autres visibles. On fouille les interstices. Tant pis, si les pas ripent, râpent, dérapent en glissades incontrôlées, en carambolesques rencontres. Il faut alors profiter du foisonnement, agir dans l'urgence avant que les mots ne prennent le large à cloche-pied, à croche-pied.

\* écorce : de astelle, éclat de bois (éclat de soi)

**Nicole Comolli**



## Ont participé aux Ateliers-Recherche de ce trimestre :

Annie AGOPIAN, auteur jeunesse • Aline ANDREU, animatrice – Café Culturel « Folles saisons » • Claude BARRERE, animateur atelier K et formateur à l'IUFM de Toulouse • Philippe BERTHAUT, écrivain et animateur de l'Atelier Recherche • Christiane CASSAIGNE • Christine CLOT-BONACHERA, animatrice, formation au D.U. de Montpellier • Nicole COMOLLI, animatrice à la bibliothèque de Cazères • Catherine de LAGABBE, animatrice à Rieux-Volvestre • Marie-Claude DENJEAN, animatrice à l'Espace St Cyprien et à l'association « Mille et une feuilles » • Karine DUTRECH, formation CICLOP • Christian GLACE, éducateur à la Maison des allées Centre d'hébergement • Sylvie GASTON, enseignante • Margit GIRARD, formatrice en Français Langue Etrangère, à « Parole expression » • René GRANDO, auteur, journaliste • Valérie GRIFFI • Martine IMHOFF-MARC, formatrice, formation ALEPH • Cécile JANICKE POUYANNE, formation Art Cru • Christine JEANSOUS, enseignante et animatrice au GFEN • Myriam LAFFONT, journaliste de formation et animatrice de l'association In & Octavo (Cugnaux) • Gérard LAPAGESSE, auteur et animateur, formation Boutique d'Écriture du Grand Toulouse • Évelyne MABILAT, animatrice à l'APIAF (Centre d'hébergement) • Nathalie

« J'ai raté ma correspondance !!! »

18 heures.....4 heures.....

.....6 heures.... .20 heures....

.....Minuit.....

Vous voulez quoi exactement ?

Un autoportrait ?

Au souvenir de ...

Une photo ?

De l'inconnue...

Un dos de profil ?

Une aiguille,

un fil pour surfiler,

enfiler,

Défiler un profil de dos fil à fil.

Une face de dos ?

Une scène,

un pivot pour pivoter,

tourner,

dodeliner de dos sur face tango ?

Un profil de face ?

Une préface,

une grâce pour gracier,

accorder,

déplier la face d'un profil éparse.

... Et ...

d'autres

coïncidences

passent...

...

« J'ai failli me correspondre... »

**Marie-Claude Denjean**



MARTY, animatrice d'atelier à l'hôpital de Castelviél • Catherine MOREAU, écrivain jeunesse, formatrice en FLE (Toulouse le Mirail), formation Oulipo, et ALEPH • Marie-Christine N'GUYEN, formatrice au CLAP • Danielle ROJTMAN, enseignante de lettres modernes • Geneviève ROJTMAN, animatrice, D.U. de Montpellier • Émilie ROMAN, formation GFEN • Brice ROY, animateur • Denis SIGUR, animateur, correspondant de presse • Serge VIZZINI, enseignant et formation aux ateliers d'Elisabeth BING.

## Février 2003 À bâtons rompus...

**Philippe Berthaut** annonce la prochaine exploitation en commun du livre de J.P. Goux, spécialiste de J. Gracq « *La Fabrique du continu* », Champ Vallon, 1999.

**Catherine Moreau** évoque brièvement sa participation au premier Festival du Livre et de la Jeunesse, de Saint-Orens. Ses enfants l'accompagnent, ils sont aussi présents dans ses ouvrages... : Nicole Comolli signale, à ce propos, les livres de Suzy Morgenstein.

**Aline Andreu** souhaite qu'on l'aide à concrétiser une demande institutionnelle : la fusion de deux ateliers des « Folles saisons » (Pradettes) dont ni les publics ni les animateurs ne se connaissent. D'abord construire quelque chose en amont, qu'ait lieu une concertation préalable des animateurs, puis une expérimentation du dispositif dans chaque groupe. Au moment de la réunion, il s'agira d'introduire un élément nouveau pour le grand groupe, et voir comment la co-animation produit une cohérence nouvelle.

**Christiane Cassaigne** recommande la lecture de Dany Laferrière (Haïtien vivant au Canada), édité au Serpent à plumes, dont le livre *Je suis fatigué*, est un testament littéraire : il écrit « pour être aimé »... (Dany Laferrière aux 6<sup>es</sup> Rencontres du Livre et du Vin de Balma, le 12 avril 2003)

**Danielle Rojzman** parle de sa découverte des « Livres de raison » provençaux, ou « **Livres de compte** », particulièrement intéressants pour la diversité des notations personnelles dans un cadre formel apparemment rigide : avec des **fragments d'autobiographie** se manifestent les sentiments, les émotions, en particulier lorsque des femmes, chefs de famille (veuvage), tiennent ces livres. On peut y trouver des réflexions, des références aux lectures... les couleurs d'une vie, celle d'une famille, restituées par un scripteur. Elle signale le néologisme créé par les historiens pour ce genre : l'« **ego-texte** ». En fait, ce terme nouveau permet aux historiens de réfléchir sur « les écrits du for intérieur » depuis le Moyen Âge, que représentent aussi bien les Livres de raison que les Livres de famille et les Livres de compte, riches de réflexions et d'expressions de la sensibilité. Il s'agit toujours de livres

à la 1<sup>ère</sup> personne.

Le livre commun qui circule depuis plus d'un an dans l'Atelier Recherche n'appartient-il pas à cette famille de textes ?

**Jean-Claude Barrère** fait état de la **recherche de l'atelier K sur le travail de l'image en atelier d'écriture** : il s'agit d'implanter l'imagination matérielle qui induit des propositions de remaniement des textes produits.

**Un dispositif.** Exemple de « Porte à porte » : une image de fond est choisie par chacun (à partir du corpus de « *La Terre vue du ciel* », photos offrant à la fois paysages et matières). Puis à l'intérieur d'un groupe de deux, négociation : l'un doit renoncer à « son » image.

S'effectue ensuite le choix d'une « porte » à poser sur l'image. A chaque étape, écriture de textes. Dernière étape : quelqu'un d'autre choisit « ce qu'il y a derrière la porte ». Cette proposition doit être intégrée aux textes déjà produits. Toutes ces interruptions vont faire « conflit cognitif », perturbant. Mais dans le texte final les participants s'aperçoivent qu'ils retrouvent leur univers propre.

Un procédé efficace pour casser la cohésion de l'image, celui des prélèvements par caches, la « technique du paravent » de Frédéric Clément : on découpe en parties égales, on crée des interstices, on les agence sur la page. L'écriture interroge les chemins et les croisements dans les fragments d'images, et aussi le hors champ de l'image. Les participants apprennent à lire comme un objet le texte monolithique dont ils ne parvenaient pas à sortir. Non pas écriture « d'amélioration », mais de révision du texte : les reliefs sont mis en valeur, on prend parti.

**Geneviève Rojzman** souhaite pouvoir soumettre les notes prises au cours de l'Atelier Recherche à chaque participant (par mail ou fax) et recevoir en retour commentaires et compléments éventuels, avant la mise en forme définitive par le comité de rédaction.

**Catherine de Laggabe** propose la lecture en commun d'un article de Marie Florence Ehret, *L'écriture, lieu de rencontre*. Les critiques ont porté sur la pertinence des exemples fournis par l'auteur.

# Hommage à Sophie Calle : dispositif d'écriture d'un photo-récit

Auteur du dispositif : **Philippe Berthaut**

Ce dispositif a été élaboré à partir du livre de Sophie Calle, *Des histoires vraies* duquel sont extraits :

- **Huit photographies** accompagnées du titre originel de chacun des textes de Sophie Calle, pour les besoins du dispositif d'écriture les textes ont été effacés.

- **Les titres** suivants situés en vis-à-vis de chaque photo : **La chaussure rouge • le portrait • le cadeau • le cou • le lit • la robe de mariée • la lettre d'amour • l'autre.**

- **Sept phrases indépendantes**, relevées dans un cartouche égyptien, conservé au Musée Champollion de Figeac (Lot) :

*Je ne resterai plus en un endroit où tu seras.*

*Je m'en irai au val du Pin-Parasol.*

*Je m'arracherai le cœur et le placerai au sommet de la fleur du Pin-Parasol.*

*Si le pin est coupé et que mon cœur tombe sur le sol et si tu viens pour le chercher dusses-tu passer sept ans à le chercher ne te décourage pas ;*

*Tu apprendras qu'il m'est arrivé quelque chose quand on te mettra en main un pot de bière et qu'il débordera.*

*Alors il s'en alla au val du Pin-Parasol, tandis que son frère aîné s'en retournait à sa maison.*

*Une fois arrivé à la maison, il (Aroup) tua sa femme, la jeta aux chiens, puis s'assit, se lamentant sur son frère cadet.*

## Étapes du dispositif

**Un)** Retirer la photo intitulée « L'autre ». Sous le titre des sept autres, recopier une des phrases du cartouche. 1/4 d'heure.

**Deux)** Lecture des associations photos-phrases. Variété et croisements d'associations. Climats perçus à la lecture, induction de choix narratifs implicites. On ne commente pas.

**Trois)** À chaque photo-phrase, rajouter une phrase de la même longueur. Seule consigne, le rythme. Aucune consigne de nature grammaticale (type de phrase, symétrie syntaxique ? : chacun résout seul les questions qu'il se pose). 1/2 heure.

**Quatre)** Sur chaque photo-phrase, inclure le titre à son emplacement dans une nouvelle phrase. 1/4 d'heure.

**Cinq)** Chacun lit au groupe l'intégralité de son texte ainsi produit par étapes.

**Six)** Le débat porte sur l'efficacité des ruptures, la cohérence des productions à partir des fragments, l'émergence des univers originaux, l'évidence des « voix » propres à chacun, qui n'est pas seulement affaire de « style », mais de composition, de musique.

## Creusement du dispositif

Philippe Berthaut demande que l'on s'interroge sur la proposition d'autres dispositifs à la suite des exercices réalisés. Prendre la photo 8, intitulée « L'autre » et recopier au-dessous son texte intégral ? Supprimer les phrases-amorces jusqu'ici incluses ? Rajouter d'autres phrases ? Le procédé est celui d'une écriture-laboratoire, dans son fonctionnement : besoin de re-connaître son propre processus d'écriture.

Jean Claude Barrère parle de « mettre en place un double – qui n'est pas idéal ! – avec qui on peut dialoguer sur sa propre écriture. Écriture en tant que travail sur son rythme et sa voix.

Philippe Berthaut donne l'exemple des voix, pleinement littéraires, de personnes enregistrées dont « le texte était la respiration même de la phrase » (ouvrières de Bagnères-de-Bigorre, entretiens menés par Philippe Berthaut, voir l'ouvrage qu'il a consacré à la mémoire ouvrière de Bagnères, *Treize lampes bleues seules éclaireront la ville*, Privat, 1988). Respiration tangible à la transcription qui s'est imposée, respectueuse de ces rythmes particuliers établissant le texte comme tel.

À l'évidence, les éléments concrets de la proposition d'écriture peuvent être présentés dans un ordre différent sans cesser d'être efficaces. **C'est le processus de fragmentation qui est opératoire** : fragmentation des temps d'écriture et « entrées » diversifiées dans l'image, fragmentation de l'image par ce va-et-vient entre mots et référents en constante mobilité.

L'atelier est invité à proposer la prochaine fois des réutilisations nouvelles du dispositif, de même que la suite d'une réflexion amorcée sur la production d'une écriture personnelle à partir de la pratique d'atelier : pour reprendre le mot de Gao Xingjian, si « germe alors un brin de conscience de soi », c'est de soi écrivant qu'il s'agit, d'un objet dont les autres peuvent s'emparer.

### Photo-récit : textes

Afin de restituer les aspects de la réécriture les titres et phrases imposés sont en italique dans le premier texte.

*La chaussure rouge a coiffé ma tête.  
Je ne resterai plus en un endroit où tu seras.  
L'ardillon s'est brisé au cuivre usé de ton lacet.*

Définitif : *Le portrait, l'invisible.  
Je m'en irai au val du Pin-Parasol.  
Je boirai la ciguë au sang du laurier.*

*Le cadeau, une Pénélope à la dentelle.  
Je m'arracherai le cœur et le placerai au sommet de la fleur du Pin-Parasol.  
J'effeuillerai le corps dépecé et placerai sur la table les fruits du ginkgo étranger.*

Mais si *le cou* soutient un temple ?  
*Si le pin est coupé et que mon cœur tombe sur le sol et si tu viens pour le chercher dusses-tu passer sept ans à le chercher ne te décourage pas.*  
Si la sève est tarie et que les lianes ont séché et si les bouquets d'os t'agrément pourras-tu seulement rêver pour l'éternité le doux parfum de la mort ?

*Le lit* invente la rivière.  
*Tu apprendras qu'il m'est arrivé quelque chose quand on te mettra en main un pot de bière et qu'il débordera.*  
Tu feras du lit un parchemin quand on litéra la bière de draps brodés et qu'on la remplira.

Tant de pliures déjà dans *la robe de mariée* au satin cassé.  
*Alors il s'en alla au val du Pin-Parasol, tandis que son frère aîné s'en retournait à la maison.*  
Alors il s'envola sur le parapente dont les couleurs une à une s'effiloçaient.

Il n'écrira jamais *la lettre d'amour* clairvoyant.  
*Une fois arrivé à la maison, il (Aroup) tua sa femme, la jeta aux chiens, puis s'assit, se lamentant sur son frère cadet.*  
Une fois arrivé au sommet, il (l'aveugle) vola à l'ours un rayon, but le miel, puis se laissa dévorer

### L'autre voix

La chaussure rouge a coiffé ma tête.  
L'ardillon au lacet.  
S'est brisé  
Définitif le portrait, l'invisible.

Pénélope à la dentelle  
Boire la ciguë au sang du laurier.

J'effeuille  
Le corps dépecé les fruits sur la table  
Un ginkgo étranger.

Le lit invente la rivière.

Parchemin quand on lité la bière  
De pliures au satin cassé.

Sève tarie lianes séchées  
L'agrément des os en bouquets  
Rêver pour l'éternité  
Le parfum doux de la mort

Mais si le cou soutient un temple ?

Ecrire ne pas écrire  
La lettre d'amour clairvoyant

*Danielle Rojzman*  
Février 2003

### L'autre...

Ton pot de bière a tellement débordé que le lit a crevé ses derniers rêves là, dans la rue  
où pour la première fois j'ai vu ton cul, ce cadeau qui s'adonne aux jeux du vent, terrassant les imbéciles qui passent.  
Ce jour-là, je t'ai craché les mots des jours de tempête.  
Je t'en prie, arrache-les des feuilles, donne-les à... l'autre...  
Le muet qui passe.  
Je ne veux plus que mon cou comme un chien soit prisonnier.  
Ce soir, je vais déchirer le ventre de la terre et j'y brûlerai toutes les robes à marier.  
Je planterai aussi des fleurs de pin parasol pour que ma peau ne brûle pas.

*Aline Andreu*  
Février 2003

ET

L'AUTRE

SOURIRE

TRAVERSEE  
L'AUTRE  
DU CORPS SILENCIEUX  
SOUS LE SCHEMEMENT DES PAUPIERES  
GRELOT  
DE NUIT  
AU VISAGE QUI S'ETERNISE  
HALO  
DE LUNE  
L'AUTRE  
DU LIT BLESSE  
DES LINGES EN CRUE  
MELANT LES FLEURS DE GUI  
AU DOUBLEMENT COTIER  
DES CHEMINS  
POUR  
NULLE PART

L'AUTRE

*Jean-Claude Barrère*  
Février 2003

#### Références bibliographiques :

- J.P. Goux, *La Fabrique du continu*, Champ Vallon, 1999.  
Citées par Jean-Claude Barrère, deux rééditions :  
R. Queneau, *Exercices de style*, Gallimard,  
et Philippe Dedieu, *Trente-cinq comptines de la poule*  
(ancien titre : *Cocottes perchées*)  
Marie-Florence Ehret, L'écriture, lieu de rencontre,  
*revue de l'Association des bibliothécaires de France*,  
n°5-6, décembre 2002  
Sophie Calle, *Des histoires vraies + dix*, Actes Sud, 2002  
Dany Laferrière, *Je suis fatigué*, PCL (petite collection  
Lanctôt), Outremont, Québec, 2001  
*As-tu connu Machu Picchu*, La Farandole-Messidor,  
(épuisé)  
Philippe Berthaut, *Treize lampes bleues seules éclaireront  
la ville*, Privat, 1988

## Mars 2003 Points de vue

Nous souhaitons rendre compte ici, de manière succincte, des retours formulés par les participants à propos du premier numéro de *Note(s)*, bulletin de liaison trimestriel de l'Atelier Recherche. Chaque retour renvoie à une conception personnelle de l'atelier, de l'écriture, de la lecture, de la littérature, de la langue, du rôle du groupe et de l'animateur en atelier...

**René Grando**, journaliste à *La Dépêche* et animateur d'ateliers (St-Orens) considère que *Note(s)* est trop théorique, un peu déroutant par le côté « pointu » de la réflexion. Évoquant la mise en page tout autant que le contenu il regrette son style « janséniste », son absence de fantaisie.

**Martine Imhoff-Marc**, sensible à la dimension « Éducation populaire » et travail de proximité dont témoignent les pratiques des participants, considère qu'est bien posée la question de la relation entre la littérature et l'écriture mais souhaiterait que se développe la réflexion portant sur le **processus d'écriture** : qu'est-ce qui se passe quand on écrit ?

Elle renvoie à la revue *Pratiques*, à Didier Anzieu (*Le Corps de l'œuvre*, essais psychanalytiques sur le travail créateur, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 1981) et aux travaux d'Yves Reuter.

**Cécile Pouyane**, formée à l'animation d'ateliers d'écriture au sein d'*Art Cru*, trouve que la notion centrale de **groupe**, lorsqu'on anime un atelier, quel qu'il soit, apparaît peu. Elle soulève ici une question fondamentale qui détermine la posture de l'animateur et toute l'orientation de l'atelier : qu'est-ce que l'on considère être **au centre de la pratique de l'atelier d'écriture : l'écriture ou le groupe ?**

### La publication en fin d'atelier

**Annie Agopian**, auteur jeunesse, revient sur la question de la publication au terme d'un atelier. Comme dans une cure psychanalytique il faut un point final. La publication serait cette fin qui permettrait au travail de se boucler et constituerait une sorte de rite de séparation pour **le groupe**, qui s'est aussi investi affectivement, lorsqu'il s'agit d'une durée longue.

Si **Serge Vizzini**, animateur d'atelier méthode E. Bing, souligne le rôle important de l'animateur dans la gestion du groupe, il pose néanmoins l'écriture comme centrale. La publication n'est pas envisagée : l'écriture en atelier renvoie à **l'intime** et n'a pas à subir la pression des demandes institutionnelles. Par ailleurs, « beaucoup de textes perdent lorsqu'ils ne sont pas portés par la voix de leur auteur ».

Pour **Sylvie Gaston**, institutrice à l'école Moulin à Vent de Tournefeuille et animatrice d'ateliers d'écriture dans ce cadre, le recueil de textes est un **support d'échanges permettant de découvrir les mécanismes de production des textes**.

De même, pour **Nathalie Marty**, qui intervient tous les jours à la clinique psychiatrique de Castelveil, la publication (journal *Ti Plume*, disponible à partir d'avril à la Boutique d'Écriture du Grand Toulouse, à Tournefeuille) permet à ceux qui sont cloîtrés dans la maladie d'échanger, de **communiquer...**

Pour **Nicole Comolli**, la publication doit s'intégrer (ou pas) dans le projet initial. Elle n'en rend jamais complètement compte, quoi qu'il en soit.

**Geneviève Rojzman** rappelle en ce qui concerne, par exemple, la publication dans *Note(s)* des textes que nous écrivons ici, qu'il n'est pas toujours réalisable de respecter leur mise en page originale.

### La relation personnelle à l'écriture

Lorsque René Grando affirme qu'« aujourd'hui on ne lit plus », qu'« on a abandonné l'écrit » et qu'il s'agit de ramener à l'écriture... **Philippe Berthaut** relève qu'il s'agit bien de faire en sorte **que chacun renoue son lien avec l'écriture...** Comment penser un atelier qui soit dans l'intérêt de chacun sinon en se situant dans la relation personnelle à sa propre écriture ?

**René Grando** se demande si « la discontinuité », thème de recherche de l'atelier d'aujourd'hui, ne serait pas un « **cache-misère** », une simple absence de contenu ?

**Cette question provoque de nombreuses réactions :**

Selon **Serge Vizzini** « nous avons en face de nous des publics très différents et nombreux sont ceux qui ont une vision normative, « classique » de la littérature et de l'écriture. Or, on ne peut plus écrire aujourd'hui comme écrivait Balzac. Les Modernes nous ont appris qu'on pouvait raconter une histoire sans raconter, justement. Écrire est fondamentalement lié à l'acte de lire. »

**Denis Sigur**, animateur d'un atelier à Blagnac : « il faut essayer de rompre avec la filiation, le « à la manière de... ». **L'écriture est déjà là.** Je prends conscience que **ce que j'écris c'est moi**, et je l'accepte ».

**Philippe Berthaut** : « On a sans doute une écriture en soi, faite de notre émotion, de la façon dont on est construit. Mais c'est, plus souvent, une posture, une manière de dire *je* ou non. Est-ce une empreinte définitive ? La répétition d'une même forme risque alors de faire système... Quoi qu'il en soit, « il y a une part secrète dans l'écriture qui échappe à l'animateur, et à celui qui écrit. »

**Aline Andreu** précise qu'en atelier on est confronté justement à ce qui n'est pas soi, *a priori*, « à ce qui me détourne, m'enrichit. Finalement, est différé sans cesse le moment où je peux dire « ça c'est moi »... »

**Martine Imhoff-Marc** : « Les deux sessions d'Aleph m'ont renvoyée à ma pratique de la lecture et de l'écriture, et ce en lien avec la littérature ». Dans ses ateliers, Martine Imhoff-Marc lit des textes d'écrivains, de la modernité souvent, après avoir énoncé la consigne.

**Ma langue, « la » langue française ?**

**Martine Imhoff-Marc** relève qu'on dit communément « la » langue française, comme si tout le monde parlait la même langue. Or, là aussi il y a discontinuité. Quelle langue me vient quand j'écris ?

**Nicole Comolli** évoque la différence d'écriture qu'elle observe entre son écriture en atelier et la langue du conte où revient son enfance occitane. En atelier elle est différente. À l'école, le patois était interdit...

**Gérard Lapagesse**, lui, dit avoir adopté sur le tard la langue de San Antonio. « Au fond, **on invente peu**. »

**René Grando** évoque le langage métissé, la richesse de la langue des cités... L'animateur impose-t-il sa langue ?

**Christine Clot-Bonachera** s'interroge sur cette évidence de reconnaître comme « sienne » la langue qui vient quand on

écrit. « Cette langue, que je crois être la mienne, m'appartient-elle réellement ? D'autre part si, « naturellement » j'écris en vers, vais-je casser cela pour trouver une autre écriture, en atelier ? »

**Martine Imhoff-Marc** « la réécriture peut être un désastre mais elle reste néanmoins indispensable pour acquérir des techniques et dépasser le premier jet de l'émotion. »

Pour **Philippe Berthaut**, l'atelier serait le lieu d'un **bouger continu de la langue**. Est personnel le moment de son arrêt.

**Geneviève Rojzman**, animatrice d'ateliers et rédactrice de *Note(s)* conclut sur les remarques faites à propos du bulletin :

« Lors du lancement du projet *Note(s)*, nous nous sommes interrogés pour savoir s'il fallait chercher une cohérence thématique, quitte à accentuer le côté théorique du bulletin, ou bien proposer cette forme de « compte-rendu des débats », conservant ainsi la dynamique du questionnement et le côté flottant de la conversation. Il est certain qu'établir des « entrées » *a priori*, c'est-à-dire au bout de trois ateliers, était impossible, du seul point de vue du matériau disponible. Il s'avère que, de mon point de vue, ce qui se dit en atelier étant amené par l'échange lui-même, le choix du maintien de cette forme se justifie de fait. La fluidité du propos, son effilochage pour certains, témoigne de ce qui fait la spécificité de l'Atelier Recherche où chacun contribue, sous ce mode de l'échange, à rendre compte de la variété et de la diversité des pratiques, des formations, des réflexions.

Champ ouvert d'échanges, qui ne saurait privilégier telle ou telle approche de façon théorique, l'Atelier Recherche est avant tout un lieu d'expérimentation en commun de dispositifs d'écriture qui, selon les choix des uns et des autres, sont susceptibles d'être repris, creusés, enrichis, modifiés dans les ateliers de chacun.

Les textes publiés dans *Note(s)*, issus des dispositifs d'écriture expérimentés, mais aussi tous ceux qui sont conservés à la Boutique, permettent de se rendre compte de ce que peuvent induire ces dispositifs.

**Continu et discontinu dans l'écriture**

Conversation sur la notion de continu et de discontinu dans l'écriture à partir de *La Fabrique du continu* de Jean-Paul Goux (voir n°1 de *Note(s)*).

Lecture à voix haute, à tour de rôle, des fragments réunis sur cinq pages distribuées aux membres de l'atelier.

**Quelques problématiques :**

Ce matin avait été évoquée par Serge Vizzini la question d'une approche « classique », normative, de la littérature que peuvent avoir certains publics.

Philippe Berthaut introduit la réflexion à la suite de la lecture du texte de Jean-Paul Goux : « On s'aperçoit qu'ici le blanc est considéré comme un poncif. Or, on travaille avec des publics pour lesquels le blanc n'est pas encore envisagé comme pouvant faire partie de l'écriture... »

**Extrait :** Jean-Paul Goux citant Pascal Quignard : « *on peut soutenir que de nos jours la cheville ou le poncif, c'est le blanc. La règle paraît être un texte comme haillonneux. Du moins dans l'art moderne l'effet de discontinu s'est substitué à l'effet de liaison.* »

Il n'y a pas d'un côté le continu de l'autre le discontinu. Pris dans un dispositif, ce n'est pas parce qu'on écrit un texte en bloc qu'il n'y a pas discontinuité.

Fragment après fragment comment se constitue une continuité ? À quoi correspondent ces éléments par rapport à notre écriture ?

La question est : comment nouer ce qui fait cette fracture de la modernité ?

En atelier on produit du sens, on va voir après ce que cela veut

dire. En peinture il y a ou non figure. La peinture abstraite évacue le signifié. En écriture, les mots continuent à être dans le signifié même si on travaille le signifiant...

Il y a une croyance, à laquelle on se heurte, selon laquelle le sens est déjà là, un sens qu'on saurait déjà, avant d'écrire. Or, la matière sonore des mots dans l'écriture fait sens... On écrit en entendant le signifiant »

**Martine Imhoff-Marc** relève à propos du mode de socialisation que « le prévoir in fléchit » de l'écriture diffère selon qu'on destine le texte à une lecture à voix basse chacun pour soi seul, une lecture à voix haute par l'auteur du texte ou par quelqu'un d'autre dans le groupe, un affichage avec oralisation ou pas, une photocopie avec oralisation ou pas, par l'auteur ou par un autre du groupe, etc.

Pour **Philippe Berthaut**, la lecture participe à la réécriture en ce que, partagée, en strates, elle casse les registres de chacun, fait entendre un autre poème. « L'atelier s'arrête lorsqu'on a terminé de faire bouger la langue, lorsque l'on a cessé de combiner ».

dispositif

## Monsieur Gabriel Tapié de Céleyran coupé en deux pour les besoins d'un récit : dispositif d'écriture

Auteur du dispositif : **Philippe Berthaut**

Remerciement : Madame **Danielle Devinck** – Conservateur en chef du Musée Toulouse-Lautrec Albi



Distribution d'une reproduction du tableau (photocopie couleur) intitulé *Le Docteur Tapié de Céleyran*, 1894 par Henri de Toulouse-Lautrec en deux moitiés sur deux feuilles A4, format paysage (tableau partagé verticalement), l'une à gauche, l'autre à droite, la première constituant le « début », la seconde la « fin ». Écrire directement sur les feuilles, dans la continuité des deux, pendant trois quarts d'heure.

*Le Docteur Tapié de Céleyran*, Henri de Toulouse-Lautrec, 1894  
Collection Musée Toulouse-Lautrec, Albi, Tarn

### Points de vue sur le dispositif

Un certain nombre de participants relèvent la difficulté qu'ils ont éprouvée à écrire directement, vis-à-vis du tableau (et malgré son « découpage »).

On obtient une écriture par fragments sur chacune des

deux feuilles ou bien une écriture horizontale passant d'une feuille sur l'autre.

Ce dispositif pose tout de suite la question de la mise en page pour Annie Agopian. Il y a continuité dans les ruptures... Les lignes graphiques en rendent compte.

Cécile Pouyanne a essayé de faire comme si aucun problème ne se posait du fait du dispositif. Elle a dû pourtant intégrer la fragmentation, son écriture en témoigne : blancs entre les mots et contenu métaphorique de la rupture.

Nicole Comolli, quant à elle, a beaucoup utilisé la couleur. Elle évoque l'exposition (à Saint-Bertrand du Comminges) qui présentait des tableaux fragmentés en bandes, comme les planches d'une palissade.

Philippe Berthaut souligne l'importance, en atelier, de ce **geste de la fracturation**. Ici, il y a une mise en page qu'on ne peut bouger : ce qui est à la fin ne peut être qu'à la fin. Il faut demeurer attentif à **ce qui circule à l'intérieur de cet écart**, à la façon dont **l'écriture peut travailler le texte (correspondances,...), comme les formes et les couleurs à l'intérieur du tableau**.

## Textes « continu et discontinu »



Là, il finit du scotch.

Ce s'était passé là, dans l'antichambre de M<sup>me</sup> Andrielle. Elle recevait ce soir-là les  
 lui restaient de Toulouse-Lautrec. Des toiles, des toiles, on pouvait toujours le dire... celles qui  
 n'avait pu le mettre sur le carton d'invitation... De tous côtés, ça partait, elle le  
 comme chez eux, que ça sente le gilet et le thé parfumé, qu'ils soient  
 L'ambiance commençait à chauffer un peu, les conversations allaient bon train,  
 entre deux lignes. Tout allait échapper, déstabiliser, s'enfuir. M<sup>me</sup> Andri-  
 son œil gauche, l'œil moine, les lunettes innervées. Il n'en avait même pas li-  
 son œil droit par contre. Elle croisa le regard terrifié d'une grosse femme  
 la fissure, l'ellipse, le clivage, le discontinu, le partage, la sé-  
 était arrivé là. Inutile de vous dire que la réflexion allait être pro-  
 ce qui pouvait peut-être encore l'être. LETTRE EN CORPS. à  
 Il fallait scier chaque vide où ça avait buté-par fissure...  
 Ce s'était passé là dans l'antichambre de M<sup>me</sup> Andrielle. Elle recevait ce soir-là les  
 etc... laborieux comme travail. Ensuite, il fallait comprendre l'utilité de la  
 Puis souffler dessus

« pentes » de la ville autour de quelques amas-garais, afin de vendre les quelques toiles qui  
 étaient suspendues aux murs du salon s'appelaient plutôt des « croûtes », mais ça, elle  
 savait. C'est pourquoi elle avait soigné l'accueil. Il fallait que ses hôtes se sentent  
 prêts à ôter leurs chaussures... après ils pourraient vider leurs poches  
 quand tout à coup, un hurlement déchira le papier, le papier blanc tendu  
 elle s'était sentant coupée en deux. Andri voyait le contour du peintre de  
 ché sa coupe. Il devait être content, lui, il allait récupérer les croûtes... De  
 au visage clair. Et c'est dans ce regard qu'Elle mesura la déchirure,  
 paration. Alors Andri et Elle tentèrent de comprendre comment ça on  
 fonde et qu'avec d'un connaître l'issue, il fallait reconstruire  
 RACCORDER. Autant buter les morts que buter sur les mots.

De la autour de quelques afin de vendre les quelques pastels qui restaient de  
 points, l'intérêt de ces vides difficiles à remplir. Laborieux.

Là, il finit du scotch...

Cécile Janicke Pouyanne  
 Mars 2003



Je ne sais pas. Entre les deux. À la frontière du  
 départ et de l'installation. Suivre les autres, le  
 mouvement ou rester dans la solitude du silen-  
 ce. Un pied ailleurs et l'autre ici. Derrière lui la  
 rumeur indistincte. Bribes, éclats de rire, sou-  
 pirs. Une vie s'éloigne et il s'en tient exclu.  
 Soupçon de regret ou doux sentiment de distan-  
 ce. À son profil s'ouvre une brèche obscure. Un  
 miroir matelassé de velours grenat l'attend.  
 Musique sourde et profonde aux accents  
 anciens. Il a besoin de sa béquille. Se cramponner pour  
 rester en équilibre sur ce fil qui se déchire sous ses pas.  
 Comme cette page sur laquelle j'écris qui s'écartèle en  
 même temps que le flux de ma pensée s'écoule.  
 Il attend. Attente d'un écho. Se laisser tenter par les  
 instants légers et bruyants, se retourner pour intégrer la  
 rumeur, se fondre. Ou alors se glisser dans la chambre  
 immémoriale où les souterrains bouillonnent et traversent  
 le présent immédiat.  
 Écartèlement.  
 Comment peut-il lier la nuit blanche et opaque à l'activité  
 assourdissante du jour ?  
 Chambre d'écho.  
 Il ne sert à rien de chercher à combler l'écart.  
 La différence qui se crée, qui est là Le creux.  
 Il y a là une carence, un blanc.  
 Je perds moi même le fil de mon texte de ma pensée.  
 Revenir au centre, au noyau.  
 Il a l'air grave.

Traversé par une fulgurance qui l'empêche de se noyer au  
 flot. Un soudain qui le soustrait, l'efface  
 Courants d'air.  
 Disloqués entre deux failles. Deux portes opposées qui  
 s'ouvrent simultanément.  
 Corps disloqué comme la jambe de Toulouse-Lautrec qui le  
 contraint dans sa marche. Écriture disloquée, recomposée  
 sans jamais pouvoir être totalement une.  
 Peinture par traces. Fondue de rouge par zébrages, raya-  
 ges.  
 Les mots arrivent par touches, traits interrompus et frag-  
 mentés. Ils se cassent en écrivant. Je m'éloigne de l'hési-  
 tation de cet homme pour retrouver celle de l'écriture.  
 On est à la même frontière.  
 Je ne sais pas où je vais. Un inconnu qui m'entraîne. Limite  
 sans limites.  
 Il ne choisit pas. A la croisée de deux chemins.  
 Il a revêtu son chapeau et sa veste, en instance  
 de départ.  
 Pourtant un appel autre lui parvient et semble le  
 retenir avec plus de force.  
 Flottement.  
 La figure va-t-elle apparaître ?  
 Aucun lieu n'est habitable, il ne fait qu'être tra-  
 versé.



Karen Dutrech  
 Mars 2003



Va-t-il ?  
Vient-il ?

Là-bas est-ce dedans ?  
Ici dehors ?  
Ou bien l'entre-deux  
Battement échancrure  
entre ici et là  
le pas coulisse

Légère esquisse d'un appui  
suspendu le regard tourné  
vers le dedans, derrière  
le siège vide  
pour quelle autre scène à voir ?

L'épaule surmontée d'un masque  
trois têtes flottant sur un seuil

il se tient à l'écart  
en marche

*Geneviève Rojzman*  
Mars 2003



Elle l'avait vu entrer avec son élégance particulière : frac noir, gilet de soie grise, haut de forme, monocle, canne à pommeau d'ivoire. Elle ne pouvait pas douter un seul instant, c'était bien lui, même à distance elle avait reconnu son allure, elle devinait jusqu'à son odeur ; les mouvements souples de son corps mis en valeur par des tissus à la mode ne pouvaient pas la tromper...

Il lui avait pourtant laissé entendre qu'il ne viendrait pas à ce spectacle et elle en avait éprouvé une certaine amertume. Comment imaginer entendre Debussy sans lui, comment supporter les premières notes de Pénélope et Mélisande sans en partager l'émotion avec lui ?

Elle s'était néanmoins préparée à se rendre à cette représentation comme s'il l'accompagnait, avait pris soin de revêtir sa robe de taffetas verte à collerette noire, celle qu'il affectionnait tout particulièrement. Ses cheveux remontés en chignon laissaient échapper quelques mèches rebelles dans sa nuque et un frisson la parcourait à l'évocation du souffle d'Albert venant jouer avec ces petits duvets. Elle avait hésité entre son chapeau à voilette noire ou celui à aigrette verte, celui qu'elle avait choisi avec lui chez la modiste du Boulevard Beaumarchais, juste à côté du café « La Palette » où ils avaient coutume de se retrouver avant les concerts.

Comment supporter ce vide de l'absence et continuer à vivre à présent ? Comment donner le change, sauver la

face, aller à la rencontre de leurs amis, sourire à leurs connaissances sans dévoiler le désespoir où elle se trouvait depuis l'aveu qu'il lui avait fait ? Qu'il ait pu la négliger pour une autre liaison, elle s'y était préparée, c'était dans l'ordre des choses après tout, la passion n'a qu'un temps et leur relation suivait l'évolution classique jusqu'au désamour fatal. Mais la quitter brutalement pour un autre, un jeune homme, voilà qui l'avait désemparée et laissée dans un état de choc dont elle ne se remettrait sans doute jamais.

Elle ne pouvait pas se concentrer sur ce que lui disait en ce moment précis Marie, à propos de l'exposition du Grand Palais, car depuis qu'Albert avait pénétré dans ce salon toute son attention était accaparée par sa silhouette, magnétisée par ses gestes si familiers ; sa main gauche jouait sans doute dans sa poche avec la montre à gousset qu'elle lui avait offerte pour son anniversaire et dont il n'avait pas fait réparer la chaîne.

Où allait-il dans cette direction, de cette démarche assurée qu'elle lui connaissait si bien ? Avait-il rendez-vous avec son nouvel amour ici même ? Non il n'oserait pas s'afficher en public et lui faire un tel affront, au vu de ces gens qu'ils fréquentaient ensemble.

Elle tourna délibérément le dos à cette éventualité, donnant l'illusion de suivre la conversation de son amie, refoulant ses larmes, la gorge serrée, prête à fuir l'insupportable...

*Martine Imhoff-Marc*  
Mars 2003

#### Références bibliographiques :

Didier Anzieu, *Le Corps de l'œuvre*, Gallimard, Connaissance de l'inconscient, 1981

Maurice Blanchot, *Le livre à venir*, collection folio essais n°48



# Le Pays Mur

## Comment le temps fut retrouvé dans le Pays Mur

Un jour dans un abri de roseaux, sur les pentes sablonneuses, ils trouvèrent le placenta d'une vipère à cornes.

Les habitants de ce pays surent à ce moment-là que le temps pouvait de nouveau se séparer et qu'ils allaient retrouver leur nom. Les deux avaient disparu dans le ventre et la queue des mammifères, attachés par les cordes pour entraver les animaux. Leur trésor, comme une couronne rouge, fut déposé avec une mèche de lin tressée dans une corbeille à anse sur un filet d'eau.

Tous attendaient le retour du Cobra, qui viendrait marquer la ligne du présent, la Chouette celle du futur, le Vautour celle du passé.

Tout cela leur avait été révélé dans la corde pour entraver les animaux qui fut déposée dans l'âtre principal du village, le jour où le temps disparut.

Alors, en ce jour de trésor retrouvé, des mains du roseau fleuri sortirent des galettes de pain en forme d'avant-bras et de pied pour que le temps puisse toujours implorer le ciel et, surtout, qu'il puisse repartir s'il le désire. Car on ne peut pas emprisonner le temps sans prendre de grands risques. Cela ils l'avaient compris.

Les jeunes filles parées d'étoffe pliée vinrent déposer les pains en offrandes tout autour du support de jarre qui devait servir de siège au temps d'avant les temps. Autour du bassin d'eau, hommes et femmes se lavaient de l'oubli.

Ils avaient depuis longtemps libéré tous les animaux encordés, les peurs, les amours, les incompréhensibilités et même les couleurs de monde qui ainsi se mêlèrent au gré des vents. Les mots, atomisés en grappes furibondes, ne savaient plus dans quel ordre s'organiser.

Mais grand-mère « Côte de gazelle » leur avait dit de chercher le sang de la vipère à cornes pour retrouver le sens du temps.

Alors, pourquoi ne revenait-il pas ? Tout était prêt.

Grand-mère Côte de gazelle se leva dignement...

Elle savait

Il restait une petite caille, derrière le verrou. Celle qui donnait longue vie.

Elle ouvrit la porte et mourut aussitôt.

Le temps de nouveau reprit sa place, séparant les vieux et les jeunes, fruits murs et fruits verts.

Une grande respiration se fit entendre. C'était le Cobra.

Puis vint la Chouette, enfin le Vautour, et tous les gens du village se reconnurent et purent se nommer.

*Aline Andreu*

Janvier 2003

Ventre et queue plus de mammifère.

Pas quoi faire.

Je cours autour du bassin d'eau, j'essaye d'ouvrir la bouche. J'imagine une couronne rouge.

À quoi va-t-elle me servir ?

Peut-être, interroger la chouette ou tourner autour de ce roseau fleuri, comme un vautour attend la fin.

Peut-être, en dire un mot à la vipère à cornes.

Pas quoi faire.

Je tourne le verrou à droite, j'ouvre, et je vois : un support de jarre.

Je tourne le verrou à gauche, j'ouvre, et je vois : une corbeille à anse.

Peut-être l'histoire avance.

La vipère à cornes vient de dire à l'instant qu'elle a pour ami un cobra.

Non, ça ne m'aide pas.

Mon histoire se noie dans un filet d'eau.

J'aurais souhaité avoir l'impression d'y croire. Avoir la sensation. Sentir que sur son siège mon histoire est bien assise.

Rien ne se précise.

L'histoire perd pied, elle perd aussi ses avant-bras.

Elle n'a que faire de la galette de pain, de cette corde pour entraver les animaux.

Pas quoi faire.

Et pourtant, il reste l'abri de roseaux, une côte de gazelle, et cette petite caille qui essaye d'écrire de la littérature.

Écoute petite caille, c'est pas la peine, pas la peine.

Pas quoi faire.

Écoute, moi, la littérature, c'est une pente sablonneuse...

À cet instant même mon histoire a glissé.

Je vous tends la main.

Si vous pouviez m'aider.

Pas quoi faire de la mèche de lin tressée.

*Marie-Claude Denjean*

Janvier 2003

En ce temps-là, Kali Kala se leva de son siège, oscillant sous le vent comme un roseau fleuri. À son avant-bras la vipère à cornes enroula son étoffe pliée. Légères, elles descendirent ensemble un filet d'eau qui chuchotait.

Depuis son abri de roseaux une petite caille interpella Kali : - As-tu apporté la galette de pain ? Mais la vipère, dans sa bouche muette, l'engloutit. Et Kali qui suivait la pente sablonneuse se demandait, vaguement ralentie, si la caille, peut-être, avait autre chose encore à lui rappeler...

- Non, cheula la chouette au bord du bassin d'eau, jamais la caille n'aurait su te dire le verrou. Il te faut le découvrir si tu veux atteindre la Côte de la Gazelle. Et trouver la corde pour entraver les animaux.

Au lieu de « corde », la vipère entendit « cornes » et se persuada que l'énigme annonçait son destin fatal : par le fer et l'entrave, il lui était définitivement interdit d'accéder jamais à la parole. Dans son désespoir, elle s'entortilla comme une mèche de lin tressé. Quand elle fut morte de sa frénésie, Kali la déposa sur un support de jarre au bord de la margelle et l'offrit en couronne rouge à l'oracle.

Maintenant Kali Kala hésitait : pourquoi irait-elle plus loin toute seule ? Si la Côte existait, qui l'assurerait de la Gazelle ? Le cobra se dressa, éventail déployé. Il n'eut pas besoin de parler, le pied de Kali fuyait rapide, rescapé du dard venimeux. Les graffiti sanglants de ses empreintes marquaient les rocs précipités à sa rencontre, et la pente toujours plus raide grimpait à travers un chaos escarpé. Kali courait, le vent ne soufflait plus les voiles de sa robe.

Elle courut si longtemps, si longtemps qu'elle ne vit pas le sable quand il vint boire ses stigmates avec avidité. Elle ne reconnut pas la mer debout contre laquelle elle vint heurter.

Le mur bleu ruisselait du ventre ouvert d'un mammifère au placenta fendu. Depuis la crête de la vague haute, un bec énorme tirait la bête par la queue au bas de la muraille.

Lorsque le vautour opiniâtre posa la dépouille aux pieds de Kali, il n'eut pas à lui dire ce qu'enfin elle voyait : Elle était arrivée au Pays Mur. Une Gazelle d'écume, d'indigo et de sang courait sur le rivage.

*Danielle Rojzman*  
Janvier 2003

### **Les gens du pays Marais**

Ventre et queue de mammifère, on vivait alors couché. Aucune main pour façonner la moindre galette de pain, on rampait, pas une parole n'aurait pu passer le verrou de la bouche. Seulement quelques sons inarticulés, sifflements de vipères à cornes.

Or, il advint qu'on se fatigua de ramper. L'avant-bras tomba. On reprit la reptation sur une main, qui tomba. Puis sur un pied. Et le pied, lui, ne tomba pas. Il grandit, s'éleva et soudain, on vit. Le marais : un tout petit bassin d'eau. Chaque roseau fleuri déchiffra alors sa fin dans le vol du

vautour.

Mal arrimé à sa tige, chaque visage, comme une couronne rouge, ne retenant des pluies battantes qu'un mince filet d'eau.

On ne sait rien de la façon dont la corbeille à anse parvint au rives du pays Marais sinon que ce jour marqua l'avènement des bâtisseurs. Au commencement le pays Mur n'était qu'un abri de roseaux où, les reins ceints d'une mèche de lin tressée, s'enfantèrent les hommes à venir.

Sur la pente sablonneuse du temps, avec la petite caille des joies quotidiennes et la chouette des rêves dont on se souvient on s'en remit au cobra pour ne rien oublier de l'ancienne reptation.

*Geneviève Rojzman*  
Janvier 2003

C'est l'histoire d'une petite caille qui tombe amoureuse d'un cobra.

Ce jour-là, le cobra avait faim.

Avec son copain le vautour, ils avaient cherché en vain de quoi remplir leurs bouches, leurs ventres et leurs queues de mammifères. Il faut vous dire qu'au Pays mur, en ce temps-là, les vautours et les cobras étaient répertoriés mammifères. Pas une galette de pain, pas un reste de placenta de vipère à cornes à se mettre sous la dent.

Ils longeaient en se tenant par la main un filet d'eau qui dégringolait une pente sablonneuse jusqu'à un abri de roseaux, qui cachait un joli bassin d'eau. Tout d'un coup, le cobra se prit les pieds dans une corde pour entraver les animaux ; et comme il agrippait l'avant-bras du vautour, ils se retrouvèrent prenant un bain de siège, qui dans une corbeille à anse, qui dans un support de jarre... « Non, mais regardez ces deux-là... », lança la chouette qui passait par-là escortée de la petite caille. Elle portait une couronne rouge, et une étoffe pliée maintenue par une mèche de lin tressé couvrait ses plumes. La petite caille s'était posée sur un roseau fleuri, et surprise par le double plouf, elle lâcha dans le bassin la côte de gazelle à la vanille qu'elle suçotait.

C'est alors qu'elle vit le regard désarmé du cobra – cousin du serpent python bicolore de rocher du fleuve Limpopo, qui était très séduisant – et qu'elle tomba très amoureuse.

Elle lissa ses plumes, prit un envol délicieux, abandonna la chouette, et attrapa la corbeille à anse où gisait le pitoyable nouvel objet de son cœur.

Les autres les virent disparaître dans les nuées, vers une grande porte brune bordée de briques rouges, dont le verrou était tiré. La petite caille atterrit sur une barre rouillée ; elle posa la corbeille aux confins du Pays mur et put enfin y rejoindre le cobra mouillé. Ils y furent très heureux et eurent beaucoup d'enfants, les premiers habitants du Pays Mur : les petits pays-murtiens.

Mais ça, ce sera une autre histoire...

*Catherine de Lagabbe*  
Janvier 2003